

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: France et Allemagne
Autor: Hohenlohe, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FRANCE ET ALLEMAGNE

LETTRE ADRESSÉE

À LA RÉDACTION DE *WISSEN UND LEBEN*¹⁾

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon opinion dans le débat que vous avez ouvert dans le numéro du 15 Septembre de *Wissen und Leben* sur la grave question des relations présentes et futures entre le peuple français et le peuple allemand ou, pour préciser, sur la paix véritable entre la France et l'Allemagne.

Ce n'est qu'avec une grande hésitation que je me décide à prendre la plume pour vous répondre. Non pas que le sujet dont il est question ne m'intéresse ou que je n'aie rien à dire. Au contraire, je sais bien que dans la situation actuelle cette question est d'une importance capitale pour l'avenir de l'Europe entière. Ce qui me fait hésiter c'est que je suis Allemand; et un Allemand, même s'il a pu réussir pendant toute la guerre à se tenir, autant que cela est humainement possible, „au-dessus de la mêlée“, ne peut oublier que depuis lors il y a eu la „Paix“ de Versailles et tout ce qui s'en est suivi. Vous avez, je le sais, avec un beau courage et un des premiers, flétri ici-même cette œuvre néfaste, et vous pouvez certainement aujourd'hui avoir la satisfaction, si cela pouvait en être une, d'avoir vu juste.

Les conséquences de cette paix ont été même encore plus désastreuses que l'on ne pouvait le prévoir, et cela pour *tous* les peuples, grands et petits, vainqueurs, vaincus ou neutres. La crise s'est étendue au monde entier, et aujourd'hui il n'est certes pas exagéré de dire que les populations de toute la terre, jusque dans ses recoins les plus éloignés, ressentent douloureusement les conséquences de cette guerre et de cette paix. Et pour ce qui est de l'Europe, il n'est pas douteux qu'à la base de tous ses troubles il y a le malaise, pour ne pas dire la haine, qui règne entre la France et l'Allemagne. Car tant que ces deux peuples resteront

¹⁾ Cette lettre est parvenue le 18 Octobre à la rédaction; la publication en a malheureusement été retardée par diverses circonstances. Les événements les plus récents et l'impression que je rapporte d'un séjour à Paris sont de nature à justifier l'optimisme de l'auteur.

BOVET

séparés par un abîme de méfiance et que la politique de la France sera dictée par la peur d'une nouvelle agression allemande, il sera impossible que l'Europe revienne à son état normal.

Si je voulais m'étendre sur le mal qu'a fait le traité de Versailles et la politique suivie depuis par les vainqueurs, je serais obligé de répéter une fois de plus ce qui a été dit et redit depuis des mois par des voix plus compétentes et autorisées que la mienne, et de plus par des voix qui n'étaient pas allemandes. Mais il me semble que le rôle d'un Allemand en ce moment est plutôt celui de laisser le premier pas dans la discussion à ceux qui ne sont pas directement impliqués dans le procès. Car même s'il disait les plus grandes vérités il aurait toujours l'air de se plaindre, de se lamenter, et il s'exposerait à ce qu'on lui rappelle que c'était lui l'accusé qui a comparu devant le haut Tribunal de Versailles et que ce tribunal, a condamné sans appel, que son devoir est donc de se taire ou tout au plus de confesser son repentir et expier ses crimes. Il aurait beau répondre qu'il ne se sent pas responsable des crimes de ses gouvernants, crimes qu'il a flétris lui-même et à cause desquels il a fait la Révolution, il aurait beau répéter que cette révolution on la lui avait recommandée maintes fois pendant la guerre comme la condition primordiale qu'il aurait à remplir pour rendre une paix possible; il aurait beau citer les paragraphes des quatorze points du Président Wilson, ses discours et ceux de Lloyd George et des autres hommes d'Etat qui ont si souvent déclaré ne pas combattre le peuple allemand mais le gouvernement des Hohenzollern; il aurait beau demander ce que sont devenues toutes ces belles promesses — on ne lui répondrait même pas, ou plutôt, comme réponse, on répéterait que maintenant il n'est plus question des quatorze points Wilson et autres baliyernes bonnes pour la propagande de guerre, mais qu'aujourd'hui il y a quelque chose de plus solide, c'est le traité de Versailles, signé et paraphé, et que c'est lui qui fait loi et qu'il faut exécuter point par point. Il est peu engageant, quand on appartient à un peuple de vaincus, de dire son opinion. Mais puisque vous êtes si aimable de me la demander parmi les voix auxquelles vous offrez l'hospitalité de votre tribune, je veux essayer de vous la donner.

Vous avez mille fois raison en disant que, tant que la France et l'Allemagne se dresseront l'une contre l'autre, l'Europe ne trouvera

pas de repos. Je suis entièrement de votre avis: sans une „paix véritable“ entre la France et l'Allemagne l'Europe ne pourra vivre de sa vie normale, sans ce „premier pas“ elle ne peut sortir du chaos actuel. C'est parfaitement juste.

„Mais“, vous répondra-t-on en France, „que faites-vous du traité de Versailles? N'est-ce pas là une paix véritable? N'a-t-elle pas été conclue selon toutes les règles et tous les rites de la diplomatie, et signée, aussi bien par les vaincus que par les vainqueurs? Voulez-vous donc tout remettre en question? Vous savez bien que c'est impossible. Donc, il faut veiller à l'exécution intégrale de ce traité; le Gouvernement français l'a déclaré plus d'une fois, en dernier lieu encore par la voix autorisée de Monsieur Millerand, le Président de la République nouvellement élu.“

Les Allemands, ou plutôt une grande partie des Allemands, surtout celle qui parle par la presse pangermaniste, vous répondra: „Les Français, nous le voyons bien, n'ont qu'un but: nous arracher définitivement nos provinces du Rhin, nos richesses minières à l'Ouest et à l'Est, pour nous enlever les moyens de vivre et pour nous obliger à nous expatrier ou à périr. La paix n'est plus possible entre la France et l'Allemagne. Notre seul espoir, c'est l'alliance avec la Russie bolchéviste contre la France, quittes à périr si nous sommes encore vaincus. Du moins nous entraînerons avec nous la France dans l'abîme.“ A entendre ces deux réponses on pourrait désespérer, et non seulement pour la France et l'Allemagne, mais pour toute l'Europe. Car, — et à cela il n'y a aucun doute, — une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne, et surtout une Allemagne dont l'armée ferait un bloc avec l'armée rouge de Trotzky et de Lénine, ce serait non seulement la ruine complète et définitive de l'Allemagne dont le territoire deviendrait le champ de bataille, mais aussi celle de la France. Aucun pays, même parmi les vainqueurs, ne supporterait une nouvelle guerre et les conséquences en seraient mortelles pour la civilisation européenne toute entière.

Mais en sommes-nous vraiment là? N'avons-nous vraiment pas d'autre choix qu'entre Charybde et Scylla? Je ne le pense pas. Il ne s'agit que de réfléchir froidement. *Il y a* une troisième issue, et c'est celle de la saine raison. Il faut tout simplement que tous les hommes honnêtes et sains d'esprit dans les deux pays, tous ceux qui ont le courage, non seulement de voir la réalité en face,

mais aussi de la faire voir à leurs compatriotes, même au risque de leur déplaire momentanément — car les hommes n'aiment pas toujours entendre la vérité — se mettent à l'œuvre. Il faut qu'ils unissent leurs efforts et arrivent à persuader à leurs peuples que le temps des phrases creuses, de la propagande de haine, d'une politique dictée exclusivement par la passion, est fini. Après cette guerre qui a été un cataclysme mondial comme les habitants de la terre n'en avaient probablement jamais vu, la seule possibilité de reconstruction, aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus, est la reprise immédiate d'une production intense et du commerce libre dans toute l'Europe et dans le monde entier. Mais aucune nation ne peut se remettre au travail, produire, exporter, si elle n'a pas d'abord assuré l'ordre intérieur chez elle. „Faites-moi de la bonne politique, je vous ferai de bonnes finances“, ce mot souvent cité d'un célèbre ministre des finances français est encore aujourd'hui une vérité incontestable. Toutefois, pour arriver à exécuter ce programme qui a l'air si simple, il y a aujourd'hui d'énormes difficultés à surmonter, et ces difficultés ont leur origine non seulement dans l'état matériel, mais tout autant dans l'état moral de l'Europe.

Car l'Europe est une personne gravement malade. La fièvre qui l'a secouée pendant six ans l'a affaiblie au point de la mettre à deux doigts de la mort, et la cure que lui ont infligée les docteurs réunis en consultation, d'abord à Paris, puis à Versailles, a été une cure de cheval qui n'a réussi qu'à faire empirer le mal. Dans les consultations en petit comité qui ont suivi, sur les bords de la Méditerranée, ou à Spa ou à Lucerne, les grands maîtres de la chirurgie diplomatique n'ont jusqu'à présent réussi à se mettre d'accord que sur quelques palliatifs, mais aucun d'eux n'a osé attaquer le mal à sa racine. Et pourquoi? Parce que tous, et surtout les plus grands d'entre eux, n'avaient pas leurs coudées franches.

Pour amener leurs peuples à la boucherie, pour toujours tenir sous la plus haute pression cette formidable machine que représente aujourd'hui un peuple entier en armes, il avait fallu mener une propagande effrénée, et sans relâche, de peur que la machine ne perde de sa force et de son élan. Et le combustible employé pour ce feu intense ce sont les journaux qui ont dû le

fournir. Ils ont créé d'abord, puis intensifié, le feu de la haine entre les peuples. Car d'eux-mêmes les peuples ne se haïssent point. Ne sont-ils pas tous des agglomérations de pauvres mortels, avec le même fardeau de soucis et de douleurs, le même partage de joies et de chagrins, qui ne demandent qu'à vivre, à nourrir leurs petits et à jouir un peu de ce court instant que le Destin leur accorde entre deux éternités? Pour arriver à ce qu'ils s'entre-tuent, à ce qu'ils saccagent, pillent et incendient chacun le pays de son voisin il faut tout un travail assidu et féroce, travail aujourd'hui dévolu aux journaux. Jamais encore cette propagande n'était arrivée à un tel degré de perfection, si l'on peut dire, que dans cette Guerre dite Mondiale; elle a fini par tout envahir, de sorte que ceux-là même qui avaient créé et puis lâché le monstre sur la malheureuse humanité sont devenus ses serviteurs, ses esclaves, et cela dans tous les pays, si bien qu'il continue son affreuse besogne, même à un moment où on voudrait qu'il disparaisse.

C'est pourquoi la première tâche des hommes d'Etat chargés de reconstituer l'Europe devrait être de détruire cette organisation malfaisante et d'employer la voix de la Presse, non pas pour entretenir la discorde entre les nations, mais pour rebâtir les ponts qui les unissaient. Je sais bien: ce serait plus qu'un manque de tact de parler maintenant d'oubli; dans cette guerre maudite, depuis le crime qui l'a inaugurée, bien d'autres crimes ont été commis dont la mémoire ne pourra s'effacer que dans des générations; de bien longtemps il ne peut être question de réconciliation entre ceux qui ont fait couler tant de sang et tant de larmes et ceux qui les ont versés. Mais, si l'on ne peut oublier, il faut vivre pourtant, et pour vivre il faut que les peuples reconstituent leurs forces, qu'ils se résolvent à ne plus toujours regarder *en arrière* mais *en avant*. La haine est stérile, et il y a moyen, il me semble, de conserver le respect pour les morts, de garder intact au fond du cœur la mémoire du passé, et d'aller pourtant de l'avant. Car les peuples n'ont pas le choix, ou plutôt ils n'ont qu'un choix: se décider à travailler en commun à la reconstruction de l'Europe; ou bien perpétuer la haine et s'enfoncer toujours plus dans un abîme de misère.

Pour la *France* il faut qu'elle se décide: Veut-elle la destruction complète et définitive du peuple allemand pour le punir des

méfais de la guerre? alors il faut qu'elle renonce à tout jamais à récupérer les milliards dépensés; ou bien veut-elle donner au peuple allemand la possibilité de vivre et de produire et veut-elle faire rentrer ainsi les sommes nécessaires à la réfection des provinces dévastées et à la réparation des dommages? Il faut qu'elle se rende bien compte que vouloir tout à la fois les deux, c'est impossible. L'apologue de la poule aux œufs d'or est une rengaine, sans doute; il n'en garde pas moins toute sa vérité. Une partie de la presse française se plaît à entretenir ses lecteurs dans la méfiance de l'Allemagne. On leur fait croire que si elle voulait, elle pourrait très bien payer tout ce qu'on lui demande et que, si après cela elle restait les poches vides, ce serait d'abord bien fait, car „n'a-t-elle pas mérité toutes les punitions pour ses crimes?“; et puis „en quoi cela toucherait-il la France puisqu'elle, elle aurait de nouveau ses poches remplies“. Ce raisonnement simple plaît au public; n'est-il pas un grand enfant? Et un enfant ne pense pas plus loin. Mais d'autres sont là qui ont le devoir de l'éclairer et de lui faire voir combien cet enfantillage est dangereux. Le Gouvernement français, auquel incombe ce devoir, a une autorité incontestable, comme l'a prouvé l'élection de M. Millerand; s'il sait parler au peuple, il saura aussi se faire entendre et lui faire accepter une politique à la fois digne, raisonnable, tenant compte des possibilités pratiques, au lieu de le flatter en continuant à lui servir des espoirs irréalisables et chimériques.

Du côté de l'*Allemagne*, quelle est la situation? Nous avons déjà parlé de la campagne de presse pangermaniste. On ne peut l'ignorer; car même si jusqu'à présent ce parti est une minorité, on ne peut nier que c'est une minorité influente et agissante, qu'elle a de grands moyens financiers à sa disposition; puisque quelques-uns des gros et richissimes industriels appartiennent à ce parti et le soutiennent; la preuve: l'accaparement d'un grand nombre de journaux allemands et autrichiens par un trust dont l'âme est le grand industriel Stinnes. D'un autre côté on commettrait une grande erreur en s'imaginant que la majorité du peuple allemand est pangermaniste et imbuë de l'esprit de revanche. Non, cela n'est certes pas le cas. Mais on ne peut se dissimuler que l'Allemagne (ou du moins une grande partie du peuple allemand) n'est peut-être plus très éloignée d'accepter ce programme, et pour des raisons

très simples: Le peuple allemand est profondément meurtri et désillusionné soit par le traité de Versailles, qu'il regarde comme une violation des conditions de l'armistice et comme une arme forgée pour sa destruction, soit d'un autre côté par la politique qui a suivi le traité, et qui, ne tenant aucun compte du changement complet de régime en Allemagne, a continué de le traiter en ennemi, même après la paix conclue. Le peuple comprend d'autant moins cette politique qu'il ignore encore aujourd'hui, dans sa grande majorité, aussi bien les circonstances des origines de la guerre que les détails de sa conduite par le haut commandement allemand. Encore aujourd'hui il est, à l'exception de quelques intellectuels et des cercles socialistes de l'extrême gauche, persuadé que la guerre a été du côté allemand une guerre défensive contre des nations qui, jalouses de sa prospérité économique et de son essor, l'ont attaqué pour se débarrasser d'un concurrent dangereux sur le marché mondial. Il est convaincu — et le traité de paix ainsi que la politique des Alliés l'ont fortifié dans cette conviction — que ses ennemis, après avoir gagné la guerre dont le but était la destruction du peuple allemand, essayent maintenant de terminer cette œuvre vis-à-vis d'un peuple sans armes. Mais ce qui surtout a fait une impression profonde sur le peuple allemand et ce qui a créé un cuisant ressentiment, c'est l'occupation d'une partie du territoire allemand par des troupes françaises de couleur, ou, comme on les appelle communément, des troupes „noires“. Il y a peu d'Allemands qui n'aient ressenti cette occupation comme une mortification, qui leur a été infligée avec intention. Et si quelque chose a réveillé l'esprit de revanche en Allemagne, c'est cela. Naturellement les partis réactionnaires et nationalistes en ont immédiatement profité pour attiser le feu.

Pour ne pas être mal compris, j'ajoute de suite que, si, en effet, je vois avec regret et avec inquiétude combien, depuis l'armistice, cet esprit de revanche a augmenté, je ne partage pas les craintes, que j'ai entendu exprimer par des Français, que cette agitation puisse avoir pour résultat une attaque de la France par l'Allemagne, et que celle-ci soit en train d'organiser une nouvelle guerre. Certes le peuple allemand, en sa grande majorité, n'est pas „repentant“, mais est au contraire toujours persuadé que sa cause était juste; mais il commence maintenant à réaliser sa défaite

et la folie de ses anciens chefs qui ont continué à le mener à la boucherie quand eux-mêmes avaient abandonné tout espoir de vaincre; il se rend compte que c'est le régime militaire prussien qui l'a mené à cet abîme de ruine, et jamais on ne réussirait à l'entraîner une seconde fois dans une guerre agressive, tant que dans la mémoire de la génération actuelle le souvenir des horreurs de la dernière guerre sera vivante. Ce qui en sera d'une nouvelle génération, personne ne peut le dire.

A part cela, il est évident que, dans l'état actuel de ses finances, désarmé comme il est, et, de plus, physiquement et moralement affaibli au plus haut degré, il serait incapable de soutenir la lutte avec des nations armées jusqu'aux dents comme le sont les vainqueurs. La crainte d'une attaque de l'Allemagne, si elle n'est pas un prétexte pour cacher certains desseins, est donc superflue et même dangereuse, car elle ne fait qu'entretenir et augmenter la méfiance entre les deux nations; et tant que cette méfiance n'aura pas disparu, il sera impossible d'arriver à un „modus vivendi“, malgré la meilleure volonté des gouvernements allemand aussi bien que français.¹⁾

Je ne voudrais pas abuser de l'espace que vous voulez bien mettre à ma disposition dans vos pages; c'est pourquoi je renonce à répondre à toutes les questions que vous avez encore formulées dans votre article du 15 Septembre. Je ne veux en retenir qu'une seule: „Le peuple allemand reprend-il l'habitude du travail et de l'ordre?“ Je dirai oui, il l'a reprise dans beaucoup de parties de l'Allemagne et il la reprendrait partout, car, comme me l'assurait encore il y a peu de jours le jeune et courageux ministre de l'Intérieur de Saxe, il y a une réserve de force et de courage dans le peuple des travailleurs allemands dont on ne se doute pas au dehors. L'ouvrier allemand ne demanderait qu'à se remettre au travail comme autrefois avec la même énergie, la même persévérance et la même

¹⁾ La presse française a voulu voir une preuve du mauvais vouloir et des desseins guerriers du peuple allemand dans son peu d'empressement à diminuer ses troupes, mais il faut savoir ce que c'est pour l'habitant, le propriétaire, petit ou grand, de se sentir désarmé vis-à-vis d'une bande d'anarchistes et de criminels comme il s'en trouve très vite aux moments de troubles dans un pays où l'autorité a perdu de sa force. Thucydide a déjà dit que, même dans son temps, il y a eu des parties de la Grèce où les hommes gardaient des armes parce que leurs maisons n'étaient pas en sûreté.

capacité, mais *pour qu'il soit en état de le faire* il faut lui rendre *ses forces physiques*, et alors son moral reprendra vite le dessus; seulement, ses forces physiques, il ne pourra les recouvrer avec le régime actuel d'une nourriture insuffisante. Toute la question est là. Donnez-lui la nourriture nécessaire, ajoutez-y les matières premières pour qu'il puisse travailler, et la production reprendra, et, avec elle, petit à petit, la vie normale au centre de l'Europe. Autrement la catastrophe est inévitable, et que deviendra l'Europe si les 60 millions d'Allemands ne peuvent ni se nourrir ni faire émigrer au moins 20 millions des leurs? C'est le chaos avec toutes ses conséquences pour le reste du continent.

Pour me résumer: Je suis d'accord avec vous que le premier pas à faire c'est une *paix véritable* entre la France et l'Allemagne, c'est que les deux peuples se rendent compte que s'ils veulent vivre ils n'ont pas besoin de s'aimer, mais du moins de se *supporter* et se mettre à l'œuvre ensemble pour la reconstruction de l'Europe; car, seul, ni l'un ni l'autre n'y parviendra. Je comprends parfaitement qu'un Français qui n'a pas mis le pied en Allemagne et qui ne sait de l'état dans lequel elle se trouve que ce qu'il lit dans ses journaux, je comprends qu'il peut craindre les dangers d'une Allemagne reprenant à nouveau sa force économique et développant une fois de plus son ambition militaire; mais ce danger, je l'ai démontré plus haut, n'existe pas ni dans le présent ni pour longtemps, tout au plus dans un avenir éloigné, tandis que le risque certain qu'amènerait inévitablement et très vite une politique de destruction est mille fois plus grand et plus à craindre, et cela pour la France tout autant que pour l'Allemagne. C'est pourquoi, si la France ne veut pas courir ce risque et ce danger réels, imminents, elle n'a pas d'autre moyen que de reconnaître qu'il est impossible de tenir en esclavage ou d'anéantir un peuple de 60 millions d'hommes, un peuple, malgré tout, encore jeune et actif comme le peuple Allemand.

J'ai lu, il est vrai, tout dernièrement dans quelques journaux français la thèse étonnante qu'une banqueroute allemande, si elle devait avoir lieu, n'affecterait nullement la France et ne l'empêcherait pas du tout de récupérer ses créances, car n'a-t-elle pas, disait-on, d'après le traité de Versailles, la première hypothèque sur toute la fortune allemande, et la richesse du sol allemand ne resterait-

elle pas intacte? Ce raisonnement est si stupéfiant qu'il m'est impossible de croire qu'un homme sensé puisse l'admettre en dehors de M. Daudet et quelques-uns de ses pareils. Car il me semble vraiment superflu d'expliquer à qui a la moindre notion des questions économiques, qu'une Allemagne, ayant fait banqueroute et par celà même devenue la proie de l'anarchie, serait un danger pour *tous* ses voisins et que, même en y envoyant toutes les troupes marocaines, sénégalaises, annamites et autres dont elle peut disposer, la France n'arriverait pas à récupérer ni une tonne de charbon ni un centime de plus qu'à présent; au contraire, il est plus que probable qu'elle n'obtiendrait plus rien du tout; car elle y déchaînerait une révolte générale. Il s'en suivrait une „guerre de guerillas“ qui certes pourrait être abattue par la force, mais qui coûterait cher et laisserait l'Allemagne *et* la France ruinées.

Ce n'est que dans un travail commun, il faut qu'on le répète toujours à nouveau, que les deux pays peuvent se relever. L'Allemagne de son côté devra s'en persuader. Des deux côtés on devrait tâcher de comprendre l'état d'âme de l'un et de l'autre. Mais, voilà où a toujours été la difficulté entre les deux peuples comme entre tous les peuples, c'est qu'ils ne se connaissent pas. Et la propagande de guerre, ce monstre dont j'ai déjà parlé plus haut, n'a-t-elle pas tout fait pour qu'ils ne se connussent que sous leur jour le plus affreux? Elle s'est bien gardée de dire ce qui aurait pu diminuer la haine et elle s'en garde encore aujourd'hui. Il faut que les Allemands, eux aussi, se rendent compte de la mentalité française actuelle et tâchent de comprendre combien il est naturel que le peuple français, après la terrible expérience de cette guerre, s'effraye et se méfie quand il voit qu'en Allemagne, même après la défaite et la révolution, ces mêmes éléments néfastes pangermanistes n'ont pas désarmé, et continuent au contraire leur œuvre malfaisante. Il est compréhensible que la France, surtout quand elle voit la faiblesse du gouvernement allemand vis-à-vis de ces éléments nationalistes, demande des garanties et désire s'assurer contre tout danger venant de ce côté. Il faut que le peuple allemand se dise que, tant que ces éléments militaristes joueront encore un si grand rôle en Allemagne, la France, qui a toujours devant les yeux le tableau de ses provinces dévastées, se résoudra difficilement à un travail commun.

On me répondra d'Allemagne : „Mais c'est un cercle vicieux. Car c'est justement la politique française depuis l'armistice de Novembre 1918 qui a créé l'esprit de revanche en Allemagne. Si la France, au moment de la débâcle allemande, avait su montrer de la générosité, accepter les quatorze points de Wilson sans arrière-pensée et tendre la main à l'ennemi terrassé, le peuple allemand ne parlerait plus de revanche aujourd'hui.“ — A quoi les Français répondront : „Qui peut nous prouver que cela aurait été ainsi et que les Allemands n'auraient pas profité de notre générosité pour en abuser et tomber sur nous au moment où nous leur tendions la main ? Ce que nous avons vu et enduré pendant ces quatre années de guerre a été si horrible que nous voulons être sûrs qu'en aucun cas cela ne pourra se répéter à l'avenir.“ — Cela aussi est compréhensible. Il faut que les Allemands sachent à qui et à quoi ils doivent cette méfiance de la part de la France et qu'ils ne pourront arriver à obtenir sa confiance et à s'entendre avec elle que le jour où ils auront définitivement rompu avec les éléments nationalistes et militaristes. L'Allemagne ne peut espérer se relever et refaire son avenir que dans la paix, en consolidant son régime démocratique et en ramenant l'ordre intérieur, mais non pas dans des rêves de revanche militaire avec l'aide de la Russie bolchéviste ou par une restauration monarchique. Je suis convaincu que le peuple allemand, dans sa grande majorité, commence à s'en rendre compte. C'est pourquoi je ne désespère pas encore de son avenir et de celui de l'Europe. Seulement il est temps, il est grand temps, que ceux qui tiennent les destinées des nations entre leurs mains ouvrent les yeux et cessent de parler pour enfin agir utilement. *Il n'y a plus une minute à perdre.* —

ZURICH

A. HOHENLOHE

□ □ □

Dulde, trage.
Bessere Tage
werden kommen.
Alles muss frommen
denen, die fest sind.
Herz, altes Kind,
Dulde, trage.

Christian Morgenstern, *Melancholie*.

□ □ □